

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Band:** 3 (1908)  
**Heft:** 110

**Artikel:** Dots américaines  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-257527>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Mon premier client

(Suite et fin)

Mon pauvre ami, quelle désillusion ! Quel château de cartes subitement démoli !

M<sup>me</sup> Durand me prit par le bras et m'invita à me pencher sur un amas de couvertures, sur lequel était affalé un gros minet noir, qui me regardait avec des yeux d'un jaune diabolique.

Je me relevai ahuri !....

— Minet est bien malade, Monsieur Bérard, s'écria la concierge, sauvez-le, je vous en prie ! Au nom du ciel, sauvez-le !

Je restai sans voix, suffoquant de honte et de colère. Je m'élançai dans la rue, au grand ébahissement de la bonne femme que j'envoyai *in petto* aux cinq cent mille diables !

Puis, je revins.... mon affection pour les bêtes ayant pris le dessus, j'ordonnai une potion à la valériane qui remit rapidement sur pied mon intéressant malade.

Le lendemain j'étais entré par hasard dans un café.

Je m'assis machinalement devant une table du café de Suède, et je demandai un bock. Un journal attira mon regard ; je le pris, et, arrivé à la troisième page, je lus ce qui suit :

« Genolhac (Gard). La commune demande un médecin. Il lui sera alloué trois mille francs annuellement. »

Où prendre Genolhac ?

Dans le Gard assurément, comme l'indiquait le journal ; mais je n'en savais pas davantage.

Mon parti était pris. Une circonstance heureuse s'offrait à moi de quitter Paris, la Ville lumière, où l'on prenait un docteur de mon envergure pour soigner un chat ! J'écrivis à Genolhac séance tenante.

Ma candidature survint une des premières et mon titre de docteur de la Faculté de Paris triompha des autres.

Tu penses si je quittai hâtivement la rue Caumartin, la capitale ! emportant avec moi, et mon cabinet et ma fameuse plaque en cuivre que tu as pu voir sur ma porte en entrant.

Je ne respirai que lorsque je fus dans le wagon qui m'emportait vers Genolhac, vers l'inconnu.

une petite vieille très cassée, aux cheveux blancs comme la neige, à la physionomie douce et mélancolique. La douleur avait passé par là, mais j'étais bien homme vraiment à m'en inquiéter.

Le poulet de la sœur Véronique était doré et tendre ; le homard, mollement couché sur son lit de persil, faisait plaisir à voir ; le petit vin blanc du curé avait un goût de pierre à fusil tout guilleret. Cela suffisait. Mon appétit calmé, je me mis à causer à tort et à travers, suivant mon habitude, et je ne sais comment je vins à parler d'une dispute entre deux de mes camarades, qui s'était terminée par un duel assez comique.

La sœur du curé, qui, sans se mêler à la conversation, m'avait écouté jusque là, plus étonnée que scandalisée de mes folies, se leva alors, et, prétextant un ordre à donner sortit de la salle.

Je remarquai qu'elle avait les yeux pleins de larmes et je restai un moment interdit.

— Il faut pardonner à ma pauvre sœur, Monsieur. Vous avez sans le vouloir ravivé

Eh bien, mon ami, M<sup>me</sup> Durand m'avait littéralement désensorcelé.

Dès que je me fus installé dans le coin de mon compartiment, je me trouvai en face d'une délicieuse jeune fille.

Son père l'accompagnait.

Entre nous la glace fut vite rompue.

Mais les deux voyageurs se dirigeaient sur Vialas, où se trouvent des mines argentifères que je te ferai visiter.

Le père était le directeur de la Compagnie.

La fille sortait de pension.

J'eus bien vite dit ce que j'allais faire à Genolhac.

M. Pernelle, le directeur, que le hasard jetait sur mes pas, était lié étroitement avec le maire de la commune, et mon entrée dans ma nouvelle résidence ne fut pas celle d'un étranger tombant de la lune.

Genolhac est, en été, le refuge de bon nombre d'avocats, d'industriels ou de négociants, qui viennent dans la montagne chercher un peu de cette fraîcheur que leur refuse la plaine, et j'arrivai au cœur de la saison estivale.

En un clin d'œil, présenté, choyé, bien reçu, je fus aussitôt à la mode.

J'avoue que pendant ce temps M<sup>lle</sup> Pernelle produisit sur moi un effet très particulier, et je crus comprendre que j'étais tout spécialement remarqué par elle.

Plusieurs fois invité au Vialas, il me fut enfin proposé de devenir le docteur de la Compagnie, ce qui ne m'empêcha pas de rester le médecin de Genolhac.

Bref, aujourd'hui, dans mon trou, je suis le plus heureux des hommes, et, je l'avoue, M<sup>lle</sup> Pernelle n'a pas peu contribué à mon bonheur en devenant M<sup>me</sup> Bérard.

Mais je n'ai pas été ingrat, et je me suis souvenu que je devais un peu mon bonheur à mon premier client.

— Au chat de M<sup>me</sup> Durand ? interrompit Ernest.

— Précisément ! Et c'est ce même minet que tu as si dignement foulé aux pieds tout à l'heure.

A mon voyage à Paris le traditionnel voyage de noces — je courus rue Caumartin, et, à la stupéfaction de la vénérable concierge, qui avait encore sur le cœur mes dédains à l'égard de son matou, je lui en proposai l'achat.

La négociation ne s'effectua pas sans pleurs et gémissements.

dans son cœur une plaie bien douloureuse. Il y a eu aujourd'hui cinquante ans que nous nous sommes mis en ménage, dit le vieillard avec un triste sourire. Tous deux orphelins, moi tout jeune curé, très fier de ma petite église et du modeste presbytère où vous avez bien voulu accepter l'hospitalité. Elle, toute jeune veuve avec deux enfants jumeaux : un fils et une fille que nous avons élevés ensemble. Le fils, militaire, a été tué à l'âge de dix-neuf ans dans un de ces duels dont vous venez de parler, peut-être un peu légèrement ; la sœur jumelle est morte de chagrin un mois, jour pour jour, après la mort de son frère. Depuis ce temps, la pauvre mère souffre, pleure, et chaque jour se traîne plus misérablement. Pour moi, Monsieur le lieutenant, à la douleur du parent s'est jointe la douleur du prêtre, car mon pauvre neveu n'a pas eu sur sa tombe les prières de l'Eglise. C'était justice et je me suis incliné, mais l'habit que je porte vous dit assez combien j'ai dû souffrir.

(A suivre).

N'importe, minet, bien et dûment emballé, fit le voyage avec nous.

Et voilà comment, mon cher, j'ai pu te présenter mon premier client !

Et maintenant, si tu le veux bien, nous nous rendrons à la mine et je te ferai faire la connaissance de mon beau-père.

— M. Pernelle ?

— Evidemment !

En parlant, j'avais ouvert la porte et nous nous hâtâmes à ma femme.

Je lui présentai Ernest.

— Mon cher, me dit-il avec conviction, quand nous eûmes mis les pieds dehors, j'avais les chats en horreur ; mais ton aventure me réconcilia avec eux, et pour opérer ce miracle il m'a suffi simplement de voir la toute jolie et toute gracieuse M<sup>me</sup> Bérard.

E. MICHEL.

## Dots américaines

Le mariage de miss Vanderbilt avec le comte Szechenyi a produit quelque sensation en Europe : les chiffres impressionnent le vieux monde, qui est toujours en retard d'un ou deux zéros. Et ce que l'on a vu surtout dans cet hyménée c'est que le fait que 50 millions quittaient l'Amérique avec la nouvelle comtesse Szechenyi.

La somme est ronde certes, et l'on comprend qu'un législateur des Etats-Unis ait eu la pensée de frapper d'un impôt l'exportation des dots, quand on lit la liste des mariages récemment contractés à l'étranger par de riches héritières américaines. Voici les plus notables ; nous indiquons le nom de jeune fille et la dot à la suite du titre « acquis » par la fiancée :

D <sup>me</sup> de Roxburghe (May Goelet)	50,000,000
de Malborough (Lillian Price)	10,000,000
de Manchester (H. Zimmermann)	10,000,000
de Valençay (Hélène Morton)	2,500,000
de La Rochefoucauld (Matthie Mitchell)	2,500,000
de Dino (M <sup>me</sup> Frédéric Stevens)	2,500,000
P <sup>me</sup> Colonna (Eva Bryan Mackay)	5,000,000
Hatzfeld (Clara Huntington)	5,000,000
Boncaccio (Elisabeth Field)	5,000,000
de Chimay (Clara Ward)	2,500,000
Salm Salm (Agnès Jay)	2,500,000
Ruspoli (Josephine Kurlis)	2,500,000
Auersperg (Miss Hagard)	1,250,000
C <sup>me</sup> de Castellane (Anna Gould)	3,000,000
de Suffolk (Daisy Leiter)	10,000,000
de Craven (Cornelia Bradley Martin)	5,000,000
de Mœnich (Maria Sutterfield)	5,000,000
de Livazza (Miss Stocum)	2,500,000
de Festetics (Miss Haggin)	2,500,000
de Stafford	2,500,000
de Yarmouth (Alice Thaw)	2,500,000
Lady Curzon (Mary Leiter)	10,000,000
Marquise de Dufferin (Clara Davis)	2,500,000

Si les chiffres des dots des riches héritières de New-York sont imposants, ceux de leurs dépens s'en ne sont pas moins, et montrent qu'elles savent dépenser l'argent qu'elle ont.

D'après des statistiques américaines, il y a, à N. Y. 6,000 dames dont la dépense totale pour leur toilette est de 200 millions,

Fourrures	25,000
Robes de dîner	25,000
Robes de bal et théâtre	40,000
Manteaux	12,500
Toilettes de ville	15,000
Robes du matin, blouses	15,000
Costumes d'automobile	10,000
Peignoirs	4,000
Lingerie	7,500
Chapeaux	6,000
Costumes et sacs de voyage	3,850
Chaussures	4,000
Bas	2,500
Eventails, dentelles, bijoux	12,500
Gants	2,250
Mouchoirs	3,000
Nettoyages, etc.	5,000
Total.	103,000

Ces dépenses sont la manifestation la plus topique de la concentration de la fortune américaine en un petit nombre de mains — concentration qui va toujours croissant :

Il y a cinquante ans, les Etats-Unis ne comptaient pas cinquante millionnaires et la somme de leurs fortunes, en y comprenant les possesseurs d'un demi-million, ne dépassait probablement pas 500,000,000 ou un pour cent de la fortune totale du pays. La classe opulente possédait, dit-on, il y a seize ans, 182,500 millions, soit 56 pour cent de la richesse nationale, et aujourd'hui, à peine un pour cent de la population des Etats-Unis, détient 99 pour cent de la fortune entière de la nation.

## La Vie Agricole en Février

*Aux champs, labours et semailles ; épannage.*

Pour peu que la terre reste ressuyée, il y a grosse besogne pour le laboureur en février, et la vie des champs reprend très active pour la préparation culturale du sol et les premiers ensemencements des céréales : blés, avoines et seigles de printemps.

C'est aussi le moment d'ensemencer les prairies nouvelles et de rajeunir les anciennes.

Si les labours ont été faits en automne, sur champs récoltés et prairies rompues, on les rafraîchit et on en profite pour répandre et enfouir le fumier, l'engrais par excellence dont les engrais chimiques ne sont que des complémentaires appelés à parer aux manques, soit en azote, soit en phosphate, soit en potasse, et dont il ne faut user qu'à bon escient et après analyse du fumier et des terres. Le fumier à transporter aux champs doit être attaqué en profondeur dans son tas, de façon à ce que chaque tombereau ait la même quantité de matières fertilisantes. La voiture chargée arrivée à la pièce qu'il faut fumer, on en retire assez de fumier pour former un fumeron de 250 à 300 kil. environ, l'attelage fait quelques pas et, à peu près à 7 mètres du premier, on confectionne un deuxième fumeron. On continue ainsi jusqu'à ce que le tombereau soit vide et on procède de même pour une nouvelle voiture. Un fumeron est destiné à recouvrir environ 47 mètres carrés, ce qui fait moyennement 200 fumérons à l'hectare, c'est-à-dire une fumure d'à peu près 50,000 kil. Le fumier étant par terre il faut de suite l'épandre pour l'enfouir immédiatement après au moyen

d'un léger labour. Par dessus tout, et à l'encontre d'un procédé de culture déplorable, il faut éviter que le fumier séjourne trop longtemps à l'air et perde ainsi la plus grande partie de sa vertu fertilisante. L'enfouissement doit être fait à une profondeur qui variera de 12 à 15 centimètres, de façon que le fumier soit utilisé au maximum. Cependant, pour certaines plantes, la betterave et la carotte notamment, il faut une plus grande profondeur, sans quoi il se forme à la plante deux racines, ce qui en rend l'arrachage bien plus difficile. En opérant ainsi les principes fertilisants du fumier sont à peu près uniformément répandus dans le sol et, de plus, l'azote, sous forme d'ammoniaque, peut s'échapper sans qu'aucune perte en résulte, car il reste dans la terre, où les racines pourront s'en saisir. Une fois dans le sol, le fumier tend à se décomposer, à se minéraliser.

Les prairies ont besoin d'un bon hersage, soit pour aérer le sol, soit pour détruire la mousse qui les envahit. Nivelier à plusieurs reprises, à l'aide d'un râteau, la terre des taupinières qui gênerait la fauchaison, mais se garder de tuer les taupes dans leurs souterrains car, en détruisant les vers blancs, elles rendent plus de services qu'elles ne font de mal.

A temps perdu, on procédera aux travaux de drainage, de curage, des fossés, d'entretien des chemins d'exploitation du domaine.

On commence, en février, à tailler la vigne et l'on continue l'échaudage et le badigeonnage d'hiver ; on pratique les greffes sur sable et, dans le Midi, les plantations.

Au bois, on effectue les semis d'essences feuillues qu'on n'a pu faire avant l'hiver. On achève les travaux d'émondage et d'élagage.

Au jardin fruitier, continuer les travaux de janvier. Achever de nettoyer et chauler les arbres. Couper et enjager les rameaux destinés à la greffe. Tailler cerisiers, framboisiers, groseillers, poiriers, pommiers, pruniers. Finir les plantations.

Au potager, sur couches chaudes, presque tous les légumes peuvent être semés et repiqués. En pleine terre semer à la fin du mois sur petites plates-bandes abritées, la laitue Cotte, lente à monter, la laitue Palatine, l'oignon jaune, le poireau court, la romaine verte et le chou nantais. Semer en place les pois Michaux ou Prince-Albert, les fèves de Marais, les carottes courtes, etc. La saison commence à être favorable pour refaire et rajeunir les plantes condimentaires officinales et autres espèces vivaces rustiques qu'on est dans l'habitude de cultiver dans les jardins potagers en bordures ou autrement.

Dans le parterre toilette générale. On transporte dans les plates-bandes les plantes les plus résistantes à la gelée : aconits, giroflées, phlox, corbeilles d'or et d'argent. On met sous châssis et sur couches des pieds-mères d'héliotrope, lanlana, pétunia, verveine pour le bouturage et on rempote les boutures du mois précédent. A bonne exposition on peut semer en pleine terre renoncules, anémones thlaspi, quarantaines, pieds d'alouette, etc. et, sur couches, toutes les verveines, lobélies, pervenches, immortelles.

A l'étable, poursuivre l'engraissement : commencement de la vente des bœufs gras. Augmenter la nourriture des bêtes de trait puisqu'on va leur demander plus de travail. Eviter de faire travailler les juments dont la mise-bas approche. Continuer l'alimentation d'hiver des vaches laitières. Grands

soins aux veaux d'élevé : en diminuant la ration de lait des veaux de deux mois, ration désormais mélangée de farine, on commencera l'alimentation au foin. Le mois de février est bon agnelier. Envoyer les moutons au pâturage, aussitôt qu'un peu de beau temps paraît devoir durer. Sevrer les agneaux d'octobre et de novembre, leur couper la queue. Vente des cochons de lait. Enfermer dans des cases isolées les truies prêtes à mettre bas. Une forte truie peut nourrir une dizaine petits ; à une jeune n'en pas laisser plus de huit. Boisson tiède composée d'eau, de lait et de farine pour la mère, aussitôt après la parturition.

A la basse cour, la ponte augmente, la favoriser par la température du poulailler, la boisson tiède et le choix des aliments. Compléter l'élevage à venir en garnissant les paniers des couveuses. Les premières couvées sont nombreuses en coquelets et on aura, par conséquent, des poules précoces à jeter sur le marché. En revanche peu de poulettes, mais les plus belles, les plus fortes, et du plus d'avenir de toutes les couvées de l'année.

Au rucher, ne pas donner encore de nourriture liquide, ce serait exciter trop tôt, les abeilles à sortir. Mais mettre toujours à leur portée de l'eau salée dans une petite auge recouverte de mousse fraîche. Laisser le couvain se développer tout naturellement à son début. Il se peut qu'à une température de 8° une sortie générale ait lieu ; dans de ce cas exciter aussi à sortir les colonies qui ne donneraient pas encore signe de vie.

Jean D'ARAULES.

## Menus propos

**Curieuse coutume suédoise.** — Au moment où disparaît le bon roi Oscar II, il nous paraît intéressant de rappeler une curieuse coutume en usage chez les paysans de la Suède méridionale. Tandis que, dans tous les pays, l'échange des cadeaux et des souhaits est en usage au 1<sup>er</sup> janvier, ces braves gens se préoccupent surtout de tirer l'horoscope de l'année nouvelle.

Pour arriver à leurs fins, ils se cachent sans ouvrir la bouche, jusqu'au coucher du soleil, qui dans un grenier, qui dans une cave, pendant les trois dernières journées de l'an qui finit. Pais, la nuit venue, ils sortent — toujours seuls ou tout au plus avec un unique compagnon. Celui-ci, dans ce dernier cas, marchera devant, avec, sur la tête une couronne de fleurs cueillies à la Saint-Jean.

La promenade se poursuit de minuit à huit heures du matin, on visite un cimetière, ou encore trois églises, et c'est durant le trajet que vont se produire les phénomènes d'où seront tirés les fameux horoscopes.

Si l'année promet une belle récolte, le nocturne promeneur ne manquera pas de rencontrer une foule de petits nains qui sautillent, chargés de gerbes, au milieu des champs, il verra des tonnes de bière et percevra le grincement des faux sur la pierre à aiguiser.

Si, par malheur, une maladie épidémique menace, le paysan suédois verra la terre des fosses se retourner d'elle-même et plusieurs cortèges funèbres traverser le village.

Chaque année nouvelle ramène cette antique tradition, toujours aussi en honneur.

\* \* \*